

SIMPLES CHOSES

MON VILLAGE

*Les genêts d'or balanceront
Toujours devant moi leur panache,
Et les peupliers pencheront
Sous la brise du nord leur front
Si haut qui sur le ciel fait tache.*

*Et la rivière au lit herbeux
Coulera toujours lourde et lente
Entre ses berges d'où les bœufs
Se mirent en clignant des yeux,
Troupe repue et somnolente.*

*Je reverrai le toit pointu
De notre si vieille chaumière ;
Jadis, je me suis ébattu
A son ombre ; te souriens-tu ?
Nous avons bien changé de mine*

*Car, je les revois à l'envers
Comme alors, en l'onde assoupie,
Encadrés de leurs arbres verts,
Mais le toit est plus de travers
Et la maison plus accroupie.*

*Plus blanche en sa coiffe de lin,
Plus frêle en sa robe sévère,
Moins vive à sarcler son jardin,
Moins prompte à boulanger son pain,
Cette paysanne est ma mère.*

*A l'aube elle écrème son lait ;
Puis c'est un broc d'eau qu'elle apporte,
C'est la pitance de millet
Qu'elle sème à la gent poilete
Sur notre aire devant la porte.*

*Le calme s'est fait ; le jour fuit :
Mais son labeur n'a pas de borne ;
La vache meugle dans la nuit,
Il faut, tremblant à chaque bruit,
L'amener du clos par la corne.*

*Il est très tard ; je la revois,
Elle travaille à la chandelle
Et s'endort son rosaire aux doigts
Qu'elle avait déjà dit deux fois,
Et je suis à genoux près d'elle.*

*O femme, ô pauvre vieil amour,
La fortune me fut amère,
J'aimai, je maudis tout à tour,
Je fus colombe et fus vautour,
Mais restai ton fils, ô ma mère !*

*Je jurai sur tes cheveux gris
De ne me point souiller de fange,
Or, fidèle au vœu que je fis,
J'irai mon chemin, digne fils
D'une femme qui fut un ange.*

Jules Lanoë

CONTE CHINOIS

HISTOIRE DE LA DAME A L'ÉVENTAIL BLANC

Tchouang-Tsen, du pays de Soung, était un lettré qui poussait la sagesse jusqu'au détachement de toutes les choses périssables et, comme en bon Chinois qu'il était, il ne croyait point, d'ailleurs, aux choses éternelles, il ne lui restait pour contenter son âme que la conscience d'échapper aux communes erreurs des hommes qui s'agitent pour acquérir d'inutiles richesses ou de vains honneurs. Mais il faut que cette satisfaction soit profonde, car il fut, après sa mort, proclamé heureux et digne d'envie. Or, pendant les jours que les génies inconnus du monde lui accordèrent de passer sous un ciel vert, parmi ces arbustes en fleurs, des saules et des bambous, Tchouang-Tsen avait coutume de se promener en rêvant dans les contrées où il vivait sans savoir ni comment, ni pourquoi.

Un matin qu'il errait à l'aventure sur les pentes fleuries de la montagne Nam-Hoa, il se trouva insensiblement au milieu d'un cimetière où les morts reposaient, selon l'usage du pays, sous des monticules de terre battue. A la vue des tombes innombrables qui

s'étendaient par delà l'horizon, le lettré médita sur la destinée des hommes :

— Hélas ! se dit-il, voici le carrefour où aboutissent tous les chemins de la vie. Quand une fois on a pris place dans le séjour des morts, on ne revient plus au jour.

Cette idée n'est point singulière, mais elle résume assez bien la philosophie de Tchouang-Tsen et celle des Chinois. Les Chinois ne connaissent qu'une seule vie : celle où l'on voit au soleil fleurir les pivoinés. L'égalité des humains dans la tombe les console ou les désespère, selon qu'ils sont enclins à la sérénité ou à la mélancolie. D'ailleurs, ils ont, pour les distraire, une multitude de dieux verts ou rouges qui, parfois, ressuscitent les morts et exercent la magie amusante. Mais Tchouang-Tsen, qui appartenait à la secte orgueilleuse des philosophes, ne demandait pas de consolation à des dragons de porcelaine. Comme il promenait ainsi sa pensée à travers les tombes, il rencontra soudain une jeune dame qui portait des vêtements de deuil, c'est-à-dire une longue robe d'une étoffe grossière et sans couture. Assise près d'une tombe, elle agitait un éventail blanc sur la terre encore fraîche du tertre funéraire.

Curieux de connaître les motifs d'une action si étrange, Tchouang-Tsen salua la jeune dame avec politesse et lui dit :

— Oserai-je, madame, vous demander quelle personne est couchée dans ce tombeau et pourquoi vous vous donnez tant de peine pour éventer la terre qui la recouvre ? Je suis philosophe, je recherche les causes, et voilà une cause qui m'échappe.

La jeune dame continuait à remuer son éventail. Elle rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles que le sage n'entendit point. Il renouvela plusieurs fois sa question, mais en vain. La jeune femme ne prenait plus garde à lui et il semblait que son âme eût passé tout entière dans la main qui agitait l'éventail.

Tchouang-Tsen s'éloigna à regret. Bien qu'il connût que tout n'est que vanité, il était, de son naturel, enclin à rechercher les mobiles des actions humaines, et particulièrement de celles des femmes ; cette petite espèce de créature lui inspirait une curiosité malveillante, mais très vive. Il poursuivait lentement sa promenade en détournant la tête pour voir encore l'éventail qui battait l'air comme l'aile d'un grand papillon, quand, tout à coup, une vieille femme qu'il n'avait point aperçue d'abord lui fit signe de la suivre. Elle l'entraîna dans l'ombre d'une tertre plus élevée que les autres et lui dit :

— Je vous ai entendu faire, à ma maîtresse, une question à laquelle elle n'a pas répondu. Mais moi je satisfierai votre curiosité par un sentiment naturel d'obligeance et dans l'espoir que vous voudrez bien me donner en retour de quoi acheter aux prêtres un papier magique qui prolongera ma vie.

Tchouang-Tsen tira de sa bourse une pièce de monnaie, et la vieille parla en ces termes :

— Cette dame que vous avez vue sur un tombeau est Mme Lu, veuve d'un lettré nommé Tao, qui mourut, voilà quinze jours, après une longue maladie, et ce tombeau est celui de son mari. Ils s'aimaient tous deux d'un amour tendre. Même en expirant, M. Tao ne pouvait se résoudre à la quitter, et l'idée de la laisser au monde dans la fleur de son âge et de sa beauté lui était tout à fait insupportable. Il s'y résignait pourtant, car il était d'un caractère très doux et son âme se soumettait volontiers à la nécessité. Pleurant au chevet du lit de M. Tao, qu'elle n'avait point quitté durant sa maladie, Mme Lu attestait les dieux qu'elle ne lui survivrait point et qu'elle partagerait son cercueil comme elle avait partagé sa vie.

— Mais M. Tao lui dit :

— Madame, ne jurez point cela.

— Du moins, reprit-elle, si je dois vous survivre, si je suis condamnée par les Génies à voir encore la lumière du jour quand vous ne la verrez plus, sachez que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un autre et que je n'aurai qu'un époux comme je n'ai qu'une âme.

— Mais M. Tao lui dit :

— Madame, ne jurez point cela.

— Oh ! monsieur Tao, monsieur Tao ! laissez-moi

juré du moins que de cinq ans entiers, je ne me remarierai.

— Mais M. Tao lui dit :

— Madame, ne jurez point cela. Jurez seulement de garder fidèlement ma mémoire tant que la terre n'aura pas séché sur mon tombeau.

— Mme Lu en fit un grand serment. Et le bon M. Tao ferma les yeux pour ne les plus rouvrir. Le désespoir de Mme Lu dépassa tout ce qu'on peut imaginer. Ses yeux étaient dévorés de larmes ardentes. Elle égratignait, avec les petits couteaux de ses ongles, ses joues de porcelaine. Mais tout passe, et le torrent de cette douleur s'écoula. Trois jours après la mort de M. Tao la tristesse de Mme Lu était devenue plus humaine. Elle apprit qu'un jeune disciple de M. Tao désirait lui témoigner la part qu'il prenait à son deuil. Elle jugea avec raison qu'elle ne pouvait se dispenser de le recevoir. Elle le reçut en soupirant. Ce jeune homme était très élégant et d'une belle figure ; il lui parla un peu de M. Tao et beaucoup d'elle ; il lui dit qu'elle était charmante et qu'il sentait bien qu'il l'aimait ; elle le lui laissa dire. Il promit de revenir. En l'attendant, Mme Lu, assise auprès du tertre de son mari, où vous l'avez vue, passe tout le jour à sécher la terre de la tombe au souffle de son éventail.

Quand la vieille eut terminé son récit, le sage Tchouang-Tsen songea :

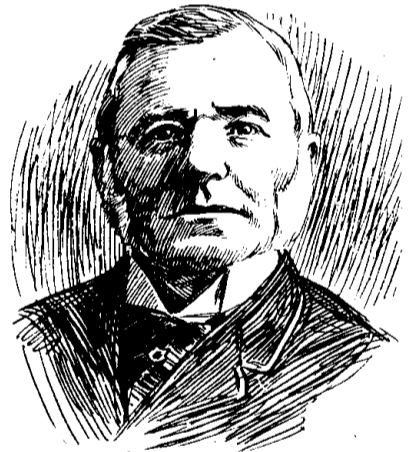
— La jeunesse est courte ; l'aiguillon du désir donne des ailes aux jeunes femmes et aux jeunes hommes. Après tout, Mme Lu est une honnête personne qui ne veut pas trahir son serment.

C'est un exemple à proposer aux femmes blanches de l'Europe.

ANATOLE FRANCE.

FEU M. QUINTAL

Le 9 de ce mois, mourait à Longueuil à l'âge de soixante-sept ans, un autre personnage bien connu de Montréal : M. Narcisse Quintal, de la maison N. Quintal et fils, dont la maison de commerce est sise rue Saint-Paul.



Les funérailles ont eu lieu à Longueuil le 12 juillet, et le corps, transporté à bord du steamer "Longueuil," fut conduit ensuite par les rues Notre-Dame, Saint-Denis et Sherbrooke jusqu'au cimetière de la Côte-des-Neiges, accompagné par un grand nombre de personnes notables de la ville.

Nous présentons nos plus sincères condoléances à la famille du défunt.

LE SILLON ACHEVÉ

Le soleil baissait à l'horizon et sur toute la plaine de Beauce ; avec la fraîcheur du soir, le silence était tombé.

Silence des laboureurs, fatigués par l'effort de la journée, silence des toucheurs de bœufs qui avaient, depuis le matin, harcelé leurs bêtes et maintenant ne sifflaient même plus, silence des attelages dont le pas lent disait éloquemment que la tâche était presque terminée.

Dans un champ, le fermier Fémine hersait un